

CLYSTERE

E-revue mensuelle illustrée

Histoire des objets et instruments médicaux

Histoire de la santé

SOMMAIRE

Editorial

L'image du mois : [Un album anniversaire](#)

Histoire des instruments :

- [Une boîte de lithotritie périnéale des collections du musée d'histoire de la médecine de Lyon \(Philippe Lépine\)](#)
- [Dioptres ancêtres des grands speculums. A propos de deux représentations égyptiennes \(Richard-Alain Jean\)](#)

Numismatique :

- [Une médaille anniversaire de la découverte germano-japonaise du salvarsan \(Frédéric Bonté\)](#)
- [Un plomb de scellée de la Manufacture royale Veron Frères à Mantes-sur-Seine \(Jean-Pierre Martin\).](#)

Courrier des lecteurs

En musardant sur la toile

Actus

On recherche

Nouveautés en librairie

Conception –réalisation : © Dr Jean-Pierre Martin – Centre hospitalier Jean Leclaire – 24200 Sarlat-la-Canéda, France.

Abonnement gratuit sur : www.clystere.com

EDITORIAL

Edito bref, faute de temps !

Clystère vous propose ici son 29^e numéro.

Les articles reçus permettent d'envisager la poursuite de la publication à un rythme mensuel jusqu'en octobre (juillet et août, pas de numéro, vacances obligent). Merci aux auteurs !

Pour ceux qui aiment cette revue, n'oubliez pas qu'elle ne peut survivre que grâce à votre aide :

- Proposez des articles, images commentées, etc...
- Faites connaître Clystère autour de vous.

Conclusion en terme de remerciements à KLR (Kinésithérapie, la Revue) qui a consacré une demi-page à Clystère dans son numéro 147 de mars 2014, et de bienvenue aux kinés qui se sont abonnés.

Site Internet de KLR :

<http://www.em-consulte.com/revue/KINE/presentation/kinesitherapie-la-revue>

Bonne lecture.



L'IMAGE DU MOIS

Un album anniversaire

Le Pr Jean-Jacques Kress, ancien psychiatre, s'est vu offrir par ses enfants un superbe album de 134 pages mettant en scène la collection d'instruments scientifiques anciens, sur le thème de l'électricité, qu'il a patiemment rénovés de ses mains, et qui fonctionnent tous. Les lecteurs intéressés y trouveront, entre autres, des appareils d'électrothérapie et de radiologie à usage médical. Cet album dont il a été réalisé un tirage papier peut être commandé chez MyCanvas à New York.

Sinon, il peut être librement consulté à cette adresse :

<http://www.mycanvas.com/Index.aspx?pageid=14&fp=Fg49P9mYOLM1DsKrI57y5g%3d%3d&access=g4VZNRUTK5E%3d&trackingId=5890e84b-1e23-458e-856d-dc7515255159>



Figure 1 : Gymnaphone du docteur Moner. L'un des nombreux appareils électriques présentés dans l'album du Pr. Jean-Jacques Kress. © Jean-Jacques Kress, 2013.



HISTOIRE DES INSTRUMENTS

UNE BOITE DE LITHOTRITIE DES COLLECTIONS DU MUSEE D'HISTOIRE DE LA MEDECINE DE LYON

Philippe Lépine

Musée d'histoire de la médecine de Lyon

E-mail : <mailto:ph.lepine@wanadoo.fr>



Figure 2 : Coffret en bois avec étiquette descriptive sur le couvercle. © Musée d'histoire de la médecine de Lyon.

Nous avons, au musée, un coffret d'instruments (dimensions 34 x 14 x 5 cm) qui est marqué :
Mn Charrière Collin à Paris dont nous reproduisons l'inscription ci-contre.



Figure 3 : Mention « Faculté de Lyon, Médecine opératoire, Lithotritie périnéale ». © Musée d'histoire de la médecine de Lyon.

Le fait qu'elle ait appartenu à la faculté veut indiquer, sans doute, qu'elle était destinée à présenter aux étudiants les instruments de lithotritie et l'aspect impeccable des instruments le confirme certainement.



Figure 4 : Le coffret de lithotritie ouvert, complet de ses instruments. © Musée d'histoire de la médecine de Lyon

On y trouve (de haut en bas) :

- Un cathéter cannelé de Dolbeau.
- Une pince ténette droite à mors taillés.
- Une pince ténette courbe à mors taillés.
- Une curette.
- Un bistouri à lame courte à pointe rabattue (Fig. 4)
- Un dilateur de Dolbeau.
- Une pince ténette brise-pierre de Dolbeau



Figure 5 : Bistouri à lame courbe à pointe rabattue. © Musée d'histoire de la médecine de Lyon.

Toute référence à cet article doit préciser :

Lépine P. : Une boîte de lithotritie des collections du musée d'histoire de la médecine de Lyon. Clystère (www.clystere.com), n° 29, 2014.

www.clystere.com / n° 29.



HISTOIRE DES INSTRUMENTS

DIOPTRES ANCETRES DES GRANDS SPECULUMS A PROPOS DE DEUX REPRESENTATIONS EGYPTIENNES

Richard-Alain Jean

Contact : richardalainjean@orange.fr

Ancien correspondant de la Délégation Régionale à la Recherche Clinique de l'AP-HP.

Ancien collaborateur à la Mission Archéologique Française de Thèbes-Ouest

(MAFTO/UMR 8220 LAMS-CNRS-Louvre).

Les spéculums

Le terme français « spéculum » peut être daté d'avant 1478 [1] avec une dénomination latine *speculum* dérivant du verbe *specio* (voir, regarder, observer) et reprise pour cet instrument pour traduire des textes grecs transcrits de l'arabe.

Le grec avec les hippocratiques donne κατοπτήρ [2] et provenant de κατόψομαι par le verbe καθοράω (1. regarder d'en haut ; 2. examiner) [3]. L'École d'Alexandrie forgera ensuite le terme δίοπτρα à partir de δια (à travers) et de σπομαι (je vois). Ce vocable est encore rencontré dans Aëtius d'Amide (XVI, p. 137, 1. 2) [4]. Voir aussi l'expression dérivée utilisée dans Soranos d'Éphèse (III, 12 :18) [5]. Ces formes ont donné le français « dioptré » (1547) [6], mot qui fut un temps utilisé pour désigner le spéculum ainsi qu'un miroir servant à compléter le dispositif de vision gynécologique dans des éditions traduites [7].

L'hébreu donne *chepwopèrèt* et provenant de *chepwopor* (tube, coque, coquille) [8]. Il est intéressant de noter que l'autre mot hébreu *maroh* servant à désigner cet instrument est issu de la même racine que celle employée pour former les mots « vision » et « miroir » [9]. Les anciens Égyptiens auraient-ils employé un composé construit de la même façon avec *m33* (lire *maa* : voir) ?

Bref historique gynécologique égyptien

D'abord, la lecture clinique des textes nous indique que les touchers pelviens internes étaient très probablement pratiqués [10], ainsi que la palpation externe du petit bassin [11].



En ce qui concerne les observations instrumentales, je dirai que les formes les plus anciennes des objets utilisés pourraient bien correspondre à une double planchette en bois arrondi destinée à être introduite dans le vagin [12], et encore, à un hémitube fait dans la même matière comme je l'ai déjà indiqué dans de précédents travaux [13] et que je reproduirai ici partiellement par commodité.

Pour les examens instrumentaux, « *Les textes sont (pour le moment) [14] muets à ce sujet, mais ce geste est facile à mettre en œuvre en utilisant deux simples planchettes en bois arrondi et huilées comme nous l'avons vu pratiquer en Afrique centrale [15]. La lampe électrique tenue par un aide peut être remplacée par un miroir dans lequel on réfléchit la lumière d'une lampe à huile ...*

Par exemple dans un cas de dysménorrhée, le texte égyptien indique, à tout le moins, que le vagin est exploré dans sa partie moyenne haute et que l'obstacle est littéralement un caillot (posé sur = provenant de et restant localisé sur) l'utérus. Aussi, nous pouvons comprendre qu'il s'agit d'une obstruction du col de l'utérus par un caillot, un polype ou même une tumeur. »

Gustave Lefebvre rappelle aussi très justement que « *dans les métrites (chroniques) [16], l'examen au spéculum révèle souvent que le col de l'utérus est béant, hypertrophié* » et indique qu'Hippocrate tenait cette doctrine des Égyptiens [17], probablement à partir des éléments contenus dans les papyrus médicaux (voir des éléments provenant du papyrus Ebers).

Un autre exemple : « *La colpotomie précoce postérieure pour collection suppurée pelvienne n'était probablement pas pratiquée en Égypte pharaonique. Les chirurgiens devaient sagement laisser s'effectuer l'ouverture spontanée dans une cavité naturelle comme le vagin (30/95), le rectum (28/95), la vessie (18/95) [18], dans l'utérus ou encore à la peau. Ils pouvaient essayer de calmer la patiente et la recommander aux déesses guérisseuses. Dans ces conditions, un nombre non négligeable de femmes pouvaient en réchapper, sans préjuger ici des problèmes secondaires comme parfois des fistulisations. En revanche, une ouverture dans le péritoine est mortelle, mais rare en raison de la constitution d'une barrière d'adhérences protectrices. La nature fait bien les choses et la prudence s'imposait encore aux praticiens des époques préseptiques. — Il est quelquefois urgent de ne rien faire. Cependant, avant que nous ayons pu intervenir, nous avons pu voir une vieille matrone du Wadi Fira inciser rapidement une telle formation et à l'aide d'une sorte de flèche brûlée, glissant sur un hémitube en bois graissé lui servant à la fois de guide et de spéculum. La femme a poussé un cri, le pus a coulé abondamment et un écheveau de filasse fraîche de keke (une sorte d'acacia) a simplement été poussé dans le vagin préalablement rincé au lait de chèvre. La femme s'en est ensuite bien portée. »*

Par exemple encore, les textes médicaux égyptiens font état du méchage médicamenteux vaginal [19]. Autrefois, cette manœuvre pouvait être réalisée à l'aide d'un spéculum et d'une sonde. Or,



au Darfour, nous avons également été témoins de cet acte et d'autres comparables pratiqués avec un tube creux de bois et une sonde métallique.

En effet, l'expérience montre que beaucoup de gestes effectués en médecine traditionnelle en Afrique étaient possibles dans l'Égypte Antique. Je l'ai déjà démontré.

De plus, l'importance que les anciens Égyptiens accordaient à la gynécologie n'offre guère de doute quant à l'utilisation de tous moyens facilement disponibles et pouvant servir à pratiquer un diagnostic, à administrer un traitement et à exercer une surveillance chez la femme, et ceci, dès les époques pharaoniques [20].

De cette façon, le fait de voir figurer deux objets pouvant aisément être interprétés comme représentant deux spéculums gynécologiques sur un bas-relief égyptien tardif n'est-il pas très étonnant pour les spécialistes de la médecine pharaonique. Il s'agit d'une représentation d'objets médicaux et chirurgicaux facilement accessible dans le temple de Kôm-Ombo [21] dont j'ai déjà parlé à propos des forces dans la revue Clystère (n° 23) [22].

Ensuite, l'inspection des organes génitaux féminins se prolonge classiquement en arrière de la vulve par l'inspection du périnée et de l'anus [23]. Cet examen servira par exemple à diagnostiquer les hémorroïdes internes dont parlent les papyrus médicaux. Il en va de même pour l'homme.

La progression des formes ancestrales

Les spéculums en bronze du 1^{er} siècle découverts à Pompéi conservés au musée de Naples [24], n° 78030 pour le trivalve [Fig. 1-2] et n° 113264 pour le quadrivalve, représentent déjà des instruments très perfectionnés.

Figure 1 : Spéculum trivalve de Pompéi, détail des trois valves fermées. Musée Archéologique de Naples, 78030. (© P. Lupo-Ghali).





Figure 2 : Même objet entier. (© P. Lupo-Ghali).

Paul d'Égine nous parle de la vis qui doit être tournée par un aide pour faire s'écarter les lames afin de dilater le vagin (*Chirurgie*, LXXIII) [25]. Notons que le spéculum *ani* est plus court et plus élémentaire comme les bivalves d'Herculanum et de Pompéi (Musée Archéologique de Naples, 78031 et 116436) [26] [Fig. 3-4].

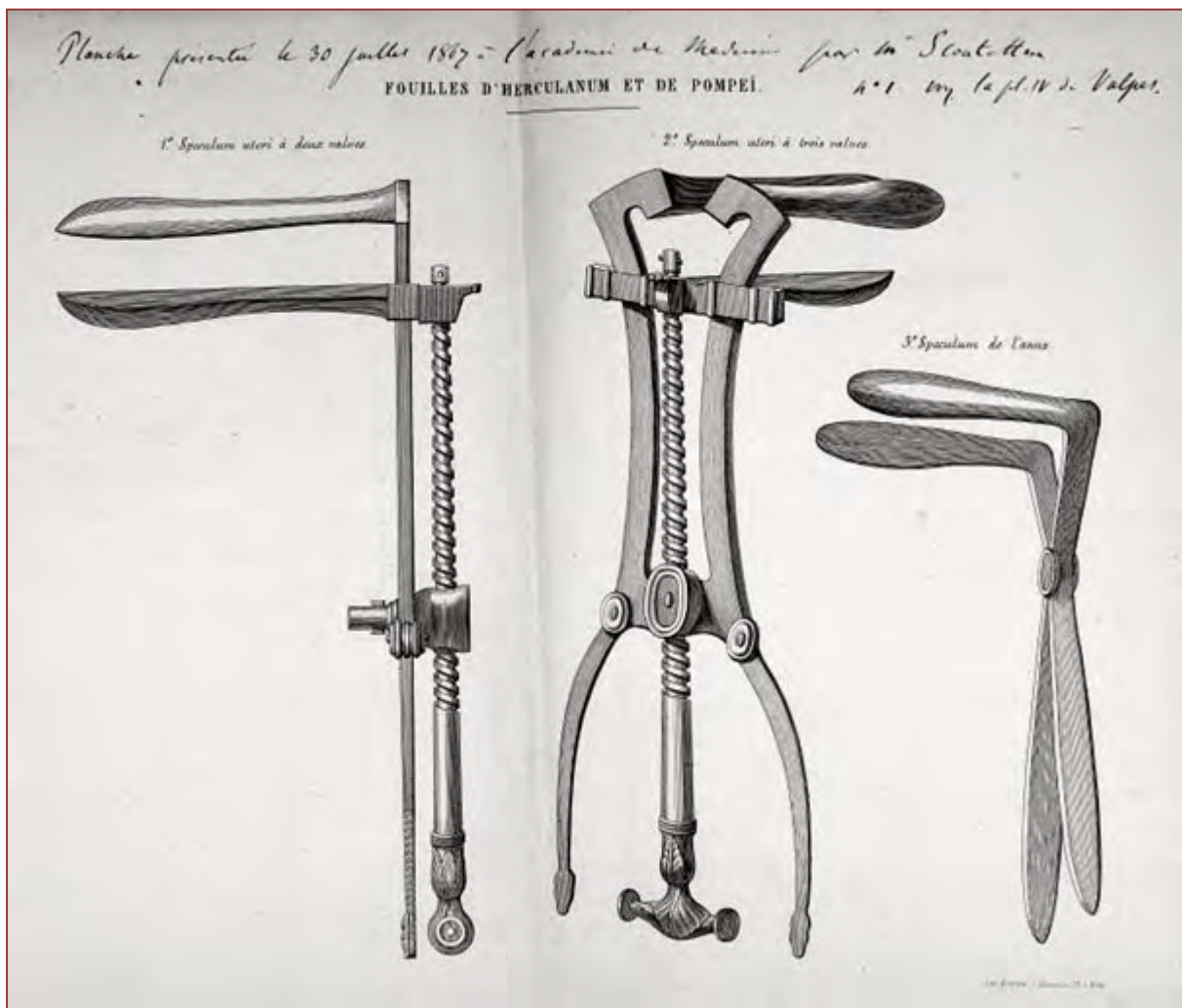


Figure 3 : Spéculum bivalve, spéculum trivalve et spéculum bivalve *ani*. (Fouilles d'Herculanum et de Pompéi).



Figure 4 : Spéculum quadrivalve, spéculum trivalve et spéculum bivalve *ani*. (Fouilles d'Herculanum et de Pompéi).

Les deux modèles probablement représentés sur une paroi du temple de Kôm-Ombo en Égypte [Fig. 5] pourraient bien correspondre à des éléments plus simples.



Figure 5 : Temple de Kôm-Ombo, Egypte. Spéculum trivalve avec branche (en haut), et spéculum trivalve (en bas). © R.-A. Jean.

Dans le Talmud de Babylone (*Traité Nidda*), les femmes utilisent un spéculum vaginal pour elles-mêmes. Il s'agit d'un tube évasé en plomb. Celui-ci adopte la forme d'une trompette dont les bords sont repliés en dedans pour ne pas risquer d'abîmer la muqueuse vaginale (Mar Samuel de Nehardéa).

À double usage, les instruments d'examen vaginaux ou rectaux pouvaient être simplement tubulaires et en bois (Afrique) ou en métal (Antiquité).

Rappelons également qu'Albucasis [27] préconisait d'employer dans un premier temps un stylet avant l'intromission du spéculum et dans un deuxième temps afin de sonder la profondeur du vagin et d'appliquer des compresses sur les lèvres si ce dernier s'avérait trop long. La table chirurgicale visible dans le temple de Kôm-Ombo présente des stylets tout à fait utilisables pour cet usage et dont il existe de nombreux modèles métalliques conservés dans nos collections, comme par exemple au Musée du Louvre à Paris (*cf. infra*).

Aussi, ne serais-je pas surpris de voir un jour émerger des chantiers de fouilles égyptiens, des objets de factures intermédiaires, proches de ces exemplaires. Les formes de ces objets n'ont pas beaucoup évolué par la suite jusqu'à nos jours.

Plateau d'examen gynécologique égyptien

Pour terminer, reportons-nous encore au bas-relief du temple de Kôm-Ombo où nous trouverons bien sûr les deux spéculums que nous venons d'étudier, mais aussi un miroir, quelques contenants pouvant renfermer un produit gras parfumé, dont un mortier avec bec verseur [28], des compresses de lin fin [29], et des sondes [30]. De quoi constituer un plateau [Fig. 6].





Figure 6 : Plateau complémentaire d'examen gynécologique égyptien. De haut en bas : Petit miroir (H. 9,6 cm, D. 4,4 X 5 cm), métal cuivreux, Nouvel Empire, Louvre, N 2162 / Deuxième rang : (à gauche) Récipient à bec verseur, Kôm-Ombo, Égypte, 2^{ème} registre (haut) ; (à droite) Récipient à bec verseur, métal cuivreux (H. 9,3 cm, Long. 19,8 cm, D. 14,6), époque romaine, Louvre, AF 5255. / Troisième rang : Éponge, compresses et sonde, Kôm-Ombo, Égypte, 4^{ème} registre (bas) / En bas : Stylet, métal cuivreux, très oxydé, col marqué (Long. 8,2 cm), Basse Époque, Musée du Louvre, Lot E. 24026. Coll. R. Weil. (© R.-A. Jean).

Références :

- 1- A. REY (ed.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Éditions Le Robert, Paris, 2006.
- 2- HIPPOCRATE, Tome XIII, *Des lieux dans l'homme. Du système des glandes. Des fistules. Des hémorroïdes. De la vision. Des chairs. De la dentition*, Éd. R. Joly, Les Belles Lettres, Paris, 1978 : Des fistules 3,2 p. 139 ; Des Hémorroïdes 5,1 p. 148.
- 3- M.A. BAILLY (ed.), *Dictionnaire grec-français*, Hachette, Paris, 1899.
- 4- AËTIUS D'AMIDE, Éd. Sk. Zervos, Leipzig, 1901, p. 137.



- 5- SORANOS D'ÉPHÈSE, Tome III, Livre III, *Maladies des femmes*, Éd. P. Burguière, D. Gourevitch, Y. Malinas, Les Belles Lettres, Paris, 1994, p. 43.
- 6- A. REY (ed.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Éditions Le Robert, Paris, 2006.
- 7- AVICENNE, *Canon* (Livre III, Fen 21, traité 3 : Rhagades ; et traité 4 : Des hémorroïdes de la matrice) commenté par Guy de CHAULIAC en 1363 (ed. Nicaise, 1890, § 7 p. 337 et note de la même page. En fait le spéculum ouvrait le vagin et un miroir reflétait l'image du col de l'utérus que l'on examinait alors en tournant le dos à la femme.
- 8- M.M. COHN, *Nouveau Dictionnaire hébreu-français*, Larousse, Paris, 1977, p. 710 « tubulure » et « coque, coquille ». C'est le terme employé par Mar Samuel de Nehardéa : D. SHAPIRO, « Les connaissances médicales de Mar Samuel », *Revue d'étude juive*, 42, Paris, 1901, p. 23.
- 9- N.P. SANDER, L. TRENEL, *Dictionnaire hébreu-français*, Slatkine, Genève, 1979, p. 402 « vision, miroir ». M.M. COHN, *Nouveau Dictionnaire français- hébreu*, Larousse, Paris, 1977, p. 671 « spéculum ».
- 10- R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, « À propos des textes médicaux des Papyrus du Ramesseum n^{os} III et IV, I : la contraception », dans S.H. Aufrère (éd.), *Encyclopédie religieuse de l'Univers végétal (ERUV II)*, *Orientalia Monspeliensia XI*, Université Paul Valéry – Montpellier III, Montpellier, 2001, p. 559-560.
- 11- R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, « À propos des textes médicaux des Papyrus du Ramesseum n^{os} III et IV, II : la gynécologie (1) », dans S.H. Aufrère (éd.), *Encyclopédie religieuse de l'Univers végétal (ERUV III)*, *Orientalia Monspeliensia XV*, Université Paul Valéry – Montpellier III, Montpellier, 2005, p. 351-487 ; R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2010, p. 378-380.
- 12- R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2005, p. 377-378.
- 13- R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *La mère, l'enfant et le lait en Égypte Ancienne. Traditions médico-religieuses. Une étude de sénologie égyptienne (Textes médicaux des Papyrus du Ramesseum n° III et IV)*, édité par Sydney H. Aufrère, éd. L'Harmattan, coll. Kubaba – Série Antiquité – Université de Paris 1, Panthéon Sorbonne, Paris, 2010, réimprimé en 2011 et en 2013, p. 442.
- 14- Tous les papyrus médicaux ne nous sont hélas pas parvenus, beaucoup ont été détruits, et d'autres sont encore en cours de traduction.
- 15- J'ai pu constater que les matrones traditionnelles africaines utilisaient des sortes d'abaisse-langue pour « voir l'intérieur de la femme » et en profitaient pour pousser quelques médicaments décidés après cet examen. Elles pouvaient également à cette occasion introduire une brindille végétale dans l'utérus à des fins abortives.
- 16- C'est une expression médicale datant du siècle dernier. La tuberculose mise à part, nous dirions aujourd'hui « endométrites subaiguës chroniques », c'est-à-dire principalement des affections du *post partum* et du *post abortum* (H.G. ROBERT, R. PALMER, C. BOURY-HEYLER, J. COHEN, *Précis de gynécologie*, Masson, 1979, p. 672-675).
- 17- LEFEBVRE 1956, p. 91-92. HIPPOCRATE, *De nat. muliebri*, I, 13 (ed. Littré, vol. VIII, p. 50-51).
- 18- P. DELBET, dans J.-L. FAURE, A. SIREDEY, *Traité de gynécologie médico-chirurgicale*, Doin, Paris, 1913, p. 589.
- 19- R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2005, p. 351-487.
- 20- Voir également : R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2001, p. 564-592 ; R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2005, p. 351-487 ; R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2010.
- 21- Voir à ce sujet : R.-A. JEAN, *À propos des objets égyptiens conservés au Musée d'Histoire de la Médecine*, éd. Université René-Descartes – Paris V, coll. « Musée d'Histoire de la Médecine de Paris », Paris, 1999, p. 31-32 et planche III p. 74 ; R.-A. JEAN, *La chirurgie en Égypte ancienne. À propos des instruments médico-chirurgicaux métalliques égyptiens conservés au musée du Louvre*, Éditions Cybele, Paris, 2012, p. 29-31 ; R.-A. JEAN, « Médecine et chirurgie dans l'ancienne Égypte », dans *Pharaon Magazine*, n° 11 - Novembre 2012, p. 50-51.
- 22- Richard-Alain JEAN, « Forces ancêtres des ciseaux chirurgicaux. À propos de deux modèles égyptiens », *Clystère* (www.clystere.com), n° 23, 2013, p. 10-14.
- 23- R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2005, p. 376-377.



- 24- L. J. BLIQUEZ, *Roman Surgical Instruments and other minor Objects in the National Archeological Museum of Naples*, Naples, 1994, p. 188, n° 292, et p. 183 ss., n° 291.
- 25- Paul d'ÉGINE, *Traité de Chirurgie*, LXXIII : De l'abcès de l'utérus, p. 297 (Dioptre).
- 26- L. J. BLIQUEZ, *Roman Surgical Instruments and other minor Objects in the National Archeological Museum of Naples*, Naples, 1994, p. 190, fig. 185-186 et 188 ; p. 190, fig. 185-187. Voir encore : British Museum, inv. no. Gr. 1968-6-26-27 ; Worms Mus., unnumbered, dans E. KUNZL, « Medizinische Instrumente aus dem römischen Altertum im Städtischen Museum Worms », *Wormsgau*, 1979/81, 13, p. 52 et pl. 3 n° 5 ; Johns Hopkins University Institute of the History of Medicine, n° 41, dans L. J. BLIQUEZ, « Roman surgical instruments in the Johns Hopkins University Institute of History of Medicine », *Bull. Hist. Med.*, 1982, 56, p. 216-217 et fig. 8.
- 27- ALBUCASIS, *Chirurgie*, ed L. Leclerc, *La chirurgie d'Albucasis*, Paris, 1861, p. 174 (Voir aussi la planche III, fig. 102 et 104).
- 28- D. BÉNAZETH, *L'art du métal au début de l'ère chrétienne*, Paris, 1992, p. 45. R.-A. JEAN, *op.cit.* 1999, p. 31 et pl. I g. <http://medecineegypte.canalblog.com>.
- 29- R.-A. JEAN, *op.cit.* 1999, p. 32 et pl. II g ; R.-A. JEAN, « Médecine et chirurgie dans l'ancienne Égypte », dans *Pharaon Magazine*, n° 11 - Novembre 2012, p. 51, Quatrième registre, objets 5 et 6. Pour l'utilisation médico-chirurgicale de compresses en « charpies » de lin fin, se reporter à : R.-A. JEAN, A.-M. LOYRETTE, *op.cit.* 2005, p. 449-450.
- 30- R.-A. JEAN, *op.cit.* 1999, p. 31 et planche I e, p. 32 et pl. II f ; R.-A. JEAN, *La chirurgie en Égypte ancienne. À propos des instruments médico-chirurgicaux métalliques égyptiens conservés au musée du Louvre*, Éditions Cybele, Paris, 2012, p. 81-90 ; R.-A. JEAN, « Médecine et chirurgie dans l'ancienne Égypte », dans *Pharaon Magazine*, n° 11 - Novembre 2012, p. 51, Premier registre, objet 4 et Quatrième registre, objets 8 et 9. <http://medecineegypte.canalblog.com>.

Toute référence à cet article doit préciser :

Jean R.A. : Dioptres ancêtres des grands speculums. A propos de deux représentations égyptiennes. Clystère (www.clystere.com), n° 29, 2014.



NUMISMATIQUE**UNE MEDAILLE ANNIVERSAIRE DE LA DECOUVERTE
GERMANO-JAPONAISE DU SALVARSAN****BONTÉ Frédéric, Ph D**

Membre de l'Académie nationale de Pharmacie

E-mail : fredbo45@yahoo.com

Le salvarsan, un dérivé de l'arsenic soignant la syphilis est à la base de la chimie thérapeutique c'est-à-dire l'usage de substances chimiques qui traitent, non pas les symptômes, mais les causes biologiques de la maladie sans nuire à la vie humaine.

Toute cette aventure commença par les travaux d'Antoine Béchamp, un scientifique lorrain qui travailla sur la synthèse de l'aniline. Diplômé en pharmacie, Docteur en sciences, Docteur en médecine, Professeur de chimie médicale et pharmaceutique à la Faculté de médecine de Montpellier, Professeur de physique et de toxicologie à l'École supérieure de Pharmacie de Strasbourg, membre correspondant de l'Académie impériale de médecine de France et de la Société de Pharmacie, il met au point dès 1852 un procédé économique industriel de production de l'aniline colorant également connu sous le nom de phénylamine ou aminobenzène. En 1859, par réaction chimique entre l'aniline et l'acide arsénique (métarsénite d'acétanilide), Béchamp synthétise l'arsanilate de sodium ; il nomme ce composé « atoxyl » par référence à la relative faiblesse de sa toxicité comparée à celle de l'arsenic.

Cinquante ans plus tard, cherchant à améliorer l'atoxyl, Paul Ehrlich étudia plus de six cents dérivés d'arsénobenzènes et, avec un chercheur japonais Sahachiro Hata qui a rejoint son laboratoire, il aboutit à l'automne 1909 à la découverte de l'arsphénamine, composé arsenical dérivé de l'atoxyl d'Antoine Béchamp, composé qui se révéla efficace contre la syphilis. L'arsphénamine fut également nommée 606, parce qu'elle était le 606^e produit testé par Ehrlich, mais elle est restée universellement connue sous son nom commercial de Salvarsan.

Sahachiro Hata, fit ses études médicales à Kyoto, étudia à Tokyo les maladies épidémiques et fut envoyé en 1907 par le gouvernement japonais à un congrès en Allemagne. Après une conférence orale sur la peste, il rencontre l'immunologiste Paul Ehrlich. Bactériologiste, Hata travaille alors pendant une année à l'institut Robert-Koch Berlin, puis effectue 3 mois de recherche à l'hôpital Moabit



de Berlin avant de partir à Francfort travailler à l'institut de thérapeutique expérimentale avec Paul Ehrlich. D'une visite scientifique à Vérone, il rapporte une souche de syphilis et monte un modèle expérimental sur le lapin qui permettra de tester les composés synthétisés par Ehrlich.

L'arsphénamine ou Dioxydiamino-Arsenobenzol Hydrochloride, de formule $\text{HCl.NH}_2\text{O.H.C}_6\text{H}_3\text{:As.C}_6\text{H}_3\text{.OH.NH}_2\text{-HCl}$ est une poudre jaune, qui une fois neutralisée donne un sel utilisable par préparation extemporanée en injection intraveineuse et intramusculaire. La structure exacte de la molécule resta longtemps controversée, Ehrlich postulant l'existence d'une double liaison As=As . Grâce aux outils modernes en 2005 il fut découvert que la structure est en fait un mélange de composés cycliques avec une liaison As-As et que l'activité est due aux formes oxydées. (Angew. Chem. Int. Ed. 2005, 44, 941)

Ce produit fut le premier enfin réellement efficace contre le tréponème de la syphilis avec une toxicité modérée. Enfin, pu être combattu un fléau qui, comme aujourd'hui le HIV fait des milliers de victimes.

Une médaille fut éditée vers 1910 (British Museum 2008, n°4138.3) et reprise en 1989 pour les 80 ans de la découverte du salvarsan. Cette médaille est inspirée fortement d'une photographie où l'on voit les deux chercheurs côte à côte et qui est parue en 1910 dans le numéro 17 de la revue de médecine La Chronique Médicale et qui est reprise sur Internet.

Cette médaille en bronze de 66 mm de diamètre représente à l'avant Sahachiro Hata et Paul Ehrlich au laboratoire, un tube à essai à la main et un doigt sur le nombre 606 nous faisant vivre en direct la découverte.

Le revers représente Hercule terrassant l'hydre représentant la syphilis, avec la légende *Per aspera ad astra*, locution latine signifiant « *Par des sentiers ardu jusqu'aux étoiles* ». Dans une main tenant un crâne est ajouté 1989.



Figure 6 : Médaille anniversaire de la découverte du salvarsan 1989. Coll privée.

Références :

J. G. Fitzgerald, Ehrlich-Hata Remedy for Syphilis. Can Med Assoc J. 1911 January; 1(1): 38–46.

P Ehrlich 1854-1915 : prix Nobel 1908 : cf wikipedia

S Hata 1873 -1938 : cf www.japanese-greatest.com, wikipedia,

Toute référence à cet article doit préciser :

Bonté F. : une médaille anniversaire de la découverte Germano-japonaise du salvarsan. Clystère (www.clystere.com), n° 29, 2014.



NUMISMATIQUE

UN PLOMB DE SCLEE DE LA MANUFACTURE ROYALE VERON FRERES A MANTES-SUR-SEINE.

MARTIN Jean-Pierre

E-mail : contact@clystere.com

La médecine et la pharmacie se racontent parfois sur des supports étonnants. En voici un qui sort de l'ordinaire, tant par sa rareté que par l'histoire supposée qui s'y rattache.

Ce plomb de scellée de sac ou de caisse de la manufacture royale Veron Frère, était mis à la vente par la société [CGB](#), qui le rattachait à Veron et Frère, fabricants de la célèbre pâte pectorale du Dr Regnaud. Mais le lien entre ce plomb et la pâte Regnaud n'est pas si évident...

Le plomb de scellée

De forme octogonale, il ne s'agit probablement pas d'un jeton mais bien d'un plomb de scellée qui devait servir à fermer un sac ou une caisse de marchandise de la manufacture royale Veron Frères



Figure 1 : sceau de scellée en plomb de la manufacture royale Veron Frère à Mantes-sur-Seine, XIX^e. © Coll. privée.

se à Mante-sur-Seine. Il porte sur l'avert la titulature « MANUFACTURE ROYALE DE VERON FRERES A MANTES SUR SEINE ». Au revers, on devine un blason, avec ce qui semble être trois fleurs de lys,

www.clystere.com / n° 29.



entouré de branchages (lauriers ?). Ce sceau est classé en rareté R3 (soit entre 200 et 1000 exemplaires connus).

Mantes-sur-Seine

Cette ville fut baptisée Mantès-Gassicourt en 1930, puis Mantès-la-Jolie en 1953. A ne pas confondre avec la commune voisine de Mantès-la-Ville.

Le docteur Louis-Désiré Veron

Né à Paris le 5 avril 1798, d'un père libraire-papetier, il quitte le lycée impérial (collège Louis-le-Grand) à 16 ans. On le destine à la pharmacie, qu'il apprend dans l'officine de M. Regnaud. Il délaisse finalement la pharmacie pour la médecine et la chirurgie, et devient externe des hôpitaux. Il rata l'internat, n'étant reçu qu'au rang des provisoires et devant se rendre à Bicêtre, ce qu'il refusa. Il se présenta comme surnuméraire au Val-de-Grâce, dont il démissionna après quelques mois, pour concourir de nouveau à l'externat des hôpitaux civils, puis à l'internat. Il fut premier à l'internat en médecine des hôpitaux de Paris en 1820, et devint médecin en soutenant sa thèse le 23 août 1823, sur « *les considérations générales sur les sensations, suivies de quelques propositions médicales* ». Il s'installa en janvier 1824 au 30 rue Caumartin. Il adhéra au « *parti prêtre* », rédigea des articles littéraires pour *La Quotidienne* et fit des lectures de physiologie à la société religio-monarchique des *bonnes lettres*. Malgré tous ces efforts pour se faire connaître, la clientèle de Véron resta rare. Il sera ensuite médecin des musées nationaux, puis chirurgien de la maison militaire du roi. Il mourut à Paris, le 27 septembre 1867, à l'âge de 69 ans [1,2].

Louis-René Frère

Né à Jaumais (Vienne) le 25 janvier 1793, il œuvra dans les hôpitaux militaires avant d'entrer comme élève chez Regnaud. Il fut nommé docteur en pharmacie en mars 1818. [3] (Sa généalogie est détaillée à cette adresse : <http://gw.geneanet.org/pierfit?lang=fr;p=louis+rene;n=frere>)

Le tandem Veron Frère

Veron fut l'apprenti puis le voisin de Louis-André Regnaud, installé au 45 de la rue Caumartin, pharmacien du dauphin du royaume. Diplômé en 1807, Regnaud décède en 1826, et sa veuve vend le 2 juin 1826 la recette de sa pâte Regnaud (une pâte à base de gomme arabique) à son ancien élève, Louis-René Frère. Le lendemain de cette vente, soit le 3 juin 1826, Veron (en mal de clientèle) et Frère s'associent pour fonder une société de commerce dont les statuts seront révisés en 1831. Veron recevra deux tiers des bénéfices. La commercialisation de la pâte Regnaud fut une affaire ren-



table, rapportant à Veron pas moins de 45000 francs annuels, lui assurant une confortable situation. Enfin riche, Veron abandonna la médecine pour se consacrer à la littérature. Il quitta *La Quotidienne* pour *Le Messager*, écrivit pour le *Figaro*, avant de fonder *La Revue de Paris* (1829). Il brigua ensuite la direction d'une haute administration financière, devenant le chef de l'Académie royale de musique. Son action au sein l'Opéra (1831) suscita admirations et critiques acerbes. Sa fortune croissant (grâce à ses revenus de l'Opéra et de la pâte Regnaud), il acquit deux tiers des actions du journal *Le Constitutionnel* (1838) dont il fut le directeur, avant d'être élu député de Sceaux (1852).

De son côté, Frère continua ses activités pharmaceutiques. A sa mort, des repreneurs continuèrent à développer sa société.

La pâte pectorale du Dr Regnaud

Cette pâte pectorale balsamique ne se vendait qu'en boîtes entourées d'une bande de papier vert (pour éviter les contrefaçons) portant le nom et la signature de Regnaud aîné, le nom et la signature de L. Frère, seul successeur de Regnaud aîné pour la fabrication de cette pâte (ici le nom de Veron n'apparaît plus). Cette bande de papier était scellée du cachet ci-dessous.



La pâte pectorale balsamique de Regnaud était composée selon la formule suivante [4] :

Quatre fleurs : 500 g / Gomme Arabique : 3000 g / Teinture de baume de Tolu : 24 g / Eau : 1500 g

Elle était souveraine pour les rhumes, catarrhes et maladie de la poitrine. Elle dut son succès phénoménal à une publicité effrénée dans la presse de l'époque. Ce succès et les bénéfices qui en découlèrent firent de Veron, probablement par jalousie, la cible des caricaturistes de l'époque, parmi lesquels on trouva Daumier, Cham et Vernier. Nous renvoyons le lecteur à l'article de Sergent et Bouvet consacré à ces écrits et dessins au vitriol contre Veron [1].



Figure 2 : L'une des nombreuses réclames parues dans la presse au début du XIX^e.

Conclusion en forme d'incertitude !

L'étude de ce plomb de scellée reste entachée d'un doute, que nos recherches n'ont pu lever, mais que l'honnêteté intellectuelle ne peut ignorer. L'exploration des documents sur l'histoire de Mantes-sur-Seine ne permet d'identifier qu'une manufacture royale dans cette ville, qui fabriquait des draps de soie, dans l'ancien château (demeure royale) reconverti en manufacture vers 1615. Aucune entreprise du nom de Veron Frères n'a pu de même être localisée à Mantes-sur-Seine dans la période supposée d'émission de ce plomb (XIX^e). De plus, le mot « frères » orthographié sur le plomb avec un « s » final, ne semble pas correspondre au pharmacien Frère. Seule la recherche « Veron Frère » ramène à la pâte du Dr Regnauld, sans que rien ne permette de relier la manufacture royale « Veron Frères » à Veron et Frère.

Un article paru de 1929 dans la revue d'histoire de la pharmacie qui retrace les activités de la maison Frère n'apporte aucun élément confirmatif :

« MM. Vaillant et Cie, Directeurs de la Maison Frère, 19, rue Jacob, Paris VI°

Le 2 juin 1826, par devant M° Decan, notaire à Paris, la veuve de M. Louis Regnauld, pharmacien de S.A.R. Mgr le Dauphin, vendait à M. L.R. Frère, pharmacien de l'Ecole de Paris, la recette servant à la composition de la Pâte Pectorale Balsamique dont "ledit sieur Regnauld était l'inventeur". Le lendemain, M. Frère constituait avec le Dr Véron, une société de commerce pour la confection et la vente de ce produit. La maison Frère a donc été fondée le 3 juin 1826, 21 rue du Colombier (aujourd'hui rue Jacob), dans l'ancien local de l'infirmerie de l'abbaye Saint Germain des Près. [...] Après la mort de M. Frère, la maison passa successivement sous la direction de M. Torchon, dont la principale acquisition fut le Goudron Guyot, de M. Champigny qui créa de nombreuses agences à l'étranger, enfin, depuis 1916, sous celle de M. Vaillant, pharmacien de 1^o classe qui, malgré les difficultés créées par la guerre, a enrichi son catalogue [...] ». [5]



Deux usines, l'une à Vanves, l'autre à Paris, occupent un personnel de 300 ouvriers pour la direction desquels M. E. Vaillant est secondé par M. Petit, ingénieur-chimiste; MM. Girot et Torchon, pharmaciens; MM. de Faugal et Legouay, ingénieurs ».

Aucune mention donc d'une éventuelle fabrique à Mantes-sur-Seine.

Au total, s'il est tentant, au vue de la mention Veron Frères, de lier ce plomb de scellée au tandem Veron et Frère et à la pâte du Dr Regnaud, la démarche historique et le manque de preuves tangibles nous interdisent de le faire.

Toutes les informations complémentaires allant dans un sens ou dans l'autre seront les bienvenues !

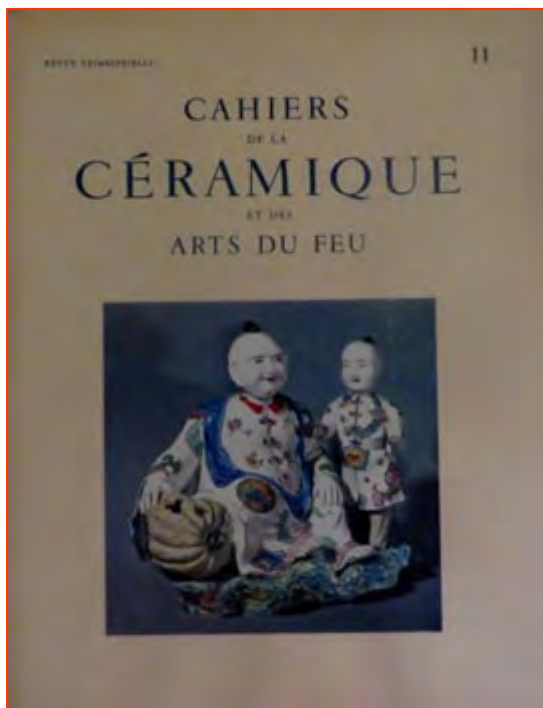
Références :

- 1- Sergent L., Bouvet M. : Quelques documents iconographiques sur le docteur Veron, directeur de l'Opéra et spécialiste. Revue d'histoire de la pharmacie, 1950, vol. 38, n° 128, 136-139.
- 2- Sarrut G., Saint-Edme B. : Veron Louis, in Biographie des hommes du jour, Tome IV, 2è partie, Paris, Dépôt général, 1838.
- 3- Annuaire du commerce Didot-Bottin, Paris, 1909.
- 4- Journal de chimie médicale, de pharmacie et de toxicologie. Tome VII, 2è série. Paris, Bechet jeune et Labé, 1841.
- 5- Historique de la maison Frère : Site de la Société d'Histoire de la Pharmacie (<http://www.shp-asso.org/index.php?PAGE=frere>)



COURRIER DES LECTEURS

L'article de Guy Gaboriau intitulé « Une drôle de saucière : qu'est-ce donc qu'un Bourdaloue » (Clystère n° 27 – Février 2014, a été fort apprécié par les lecteurs, et a suscité quelques commentaires :



Dr Alain-Jacques Segal :

J'ai beaucoup apprécié l'article très humoristique sur les Bourdaloues de notre ami Gaboriau et je veux signaler à vos lecteurs une bibliographie remémorant aussi le collectionneur exceptionnel que fut mon ami le Dr André Pecker, membre éminent autrefois de la SFHM. La collection impressionnante du Dr Pecker a été offerte par ses soins au Musée de Sèvres et un bon aperçu de sa collection existe dans la fameuse revue *Les cahiers de la céramique et des arts du feu* No 11/ 1958 (revue rare dont j'ai un exemplaire) mais il y a aussi un autre article dans la revue du Dr Bord « *AESCULAPE* » de mai 1953 N° 5 (à l'époque

organe officiel de la SIHM). Un autre amateur de Bourdaloue averti a été également le professeur René Ledoux-Lebard.

J'ai le souvenir de deux Bourdaloues coquins : l'un de la collection d'André Pecker, un Saxe, avec une glace dans le fond et cette annotation *Aux plaisirs des Dames* et un autre de la collection du Dr Morel d'Alleux marqué au fond en dessous d'un œil "Ah, petit coquin je te vois » une faïence de Sceaux!

Dr Jean-Bernard Cazalaà :

Bravo pour Clystère, j'ai bien aimé l'article de Guy sur les Bourdaloues et les belles pièces qu'il possède. Par contre la belle histoire qu'il raconte semble fausse d'après un article que j'ai lu mais que je n'arrive pas à retrouver. Cette histoire est contestée. Il donne pour preuve que cet instrument n'est cité par aucun chroniqueur de l'époque même par ceux qui se complaisaient à décrire les instants les plus truculents de l'époque de Louis XIV. Pour eux, « *pisser dans une église aurait dû être rapporté* ».



EN MUSARDANT SUR LA TOILE

Par Bernard Petitdant

Nous proposons ce mois-ci une rubrique entièrement consacrée aux photos d'instruments. Les inconditionnels les connaissent peut-être déjà. Qu'ils nous pardonnent et nous permettent de les faire découvrir au plus grand nombre. Comme nous musardons, qu'il nous soit donc, aussi, permis de faire fi de la chronologie.

Avant d'être missionnaire et explorateur David Livingstone était médecin. Sa trousse d'instruments conservée au Royal College of Physicians and Surgeons de Glasgow est visible ici :

<http://www.flickr.com/photos/graemeforrest/6790487238/in/photostream/>

<http://www.flickr.com/photos/graemeforrest/6936601773/in/photostream/>

Le rapport d'autopsie d'Abraham Lincoln est disponible en suivant ce lien :

http://www.medicalmuseum.mil/index.cfm?p=exhibits.lincoln.page_03

et voici la trousse d'instruments utilisée :

<http://www.flickr.com/photos/adcrystal/3589716060/in/set-72157619105602920>

Un lot d'instruments dont plusieurs portent la marque bien visible du fabricant Laundry

<http://www.flickr.com/photos/birminghammag/7979485144/>

Instruments dédiés aux amputations utilisés lors de la guerre d'indépendance américaine et visibles au Smithsonian's National Museum of American History.

<http://www.flickr.com/photos/adcrystal/3590181017/in/set-72157619105602920>

Instruments pouvant avoir navigué sur les navires ralliant l'Australie au XIXème siècle :

<http://www.flickr.com/photos/hecubastory/4653458869/in/set-72157624011545967>

Arrivés là-bas vous découvrirez ceux visibles au Royal Australian Navy's Heritage Centre de Garden Island à Sydney. Ils portent la marque du fabricant anglais Arnold & sons.

<http://www.flickr.com/photos/lifeasdaddy/2509946149/>

Les instruments du chirurgien du HMS Victory, devenu navire-musée à Portsmouth

www.clystere.com / n° 29.



<http://www.flickr.com/photos/paulodykes/10680739475/in/photostream/>

<http://www.flickr.com/photos/paulodykes/10680977523/in/photostream/>

<http://www.flickr.com/photos/paulodykes/10680731465/in/photostream/>

et d'un autre chirurgien de marine :

<http://www.flickr.com/photos/divemasterking2000/1489591295/in/set-72157601978408528>

<http://www.flickr.com/photos/divemasterking2000/1490443950/in/set-72157601978408528>

Pour conclure si vous possédez des instruments marqués « Evans & sons » voici une photo de 2013 montrant ce qu'il reste de sa boutique sur Markhouse Road à Walthamstow dans la banlieue de Londres :

<http://www.flickr.com/photos/91232838@N06/8475204049/>

ACTUS

[L'Association du musée hospitalier régional de Lille](#) nous informe de la parution de sa lettre d'information n° 14 de mars 2014 présentant ses activités. Pour recevoir cette lettre il suffit de s'abonner à cette adresse :

contact@patrimoinehospitalierdunord.fr

Le CPHR (Conservatoire du Patrimoine Hospitalier de Rennes) a prêté certains de ses objets à une artiste, Charlotte Charbonnel qui a utilisé, entre autres, des plaques histologiques pour des travaux d'art plastique avec des élèves du primaire. Une rencontre à voir sur le blog :

<http://laennec-rthl.tumblr.com/>



ON RECHERCHE

Alfred Gadeceau (membre de l'association des amis du musée d'histoire de la médecine de Paris), recherche des catalogues anciens de fabricants de tubes à Rayons X, soupapes, kénotrons ...

1- Quelles sont les bibliothèques qui possèderaient ces documents?

2- Suis intéressé par ces documents en communication, tous frais allers-retours à ma charge.

Merci de votre aide dans cette étude.

Réponses à : alfredgadeceau@orange.fr

Philippe Lépine en appelle aux lecteurs de Clystère pour identifier un poinçon :

Le musée de la coutellerie à Nogent (Haute Marne) a eu en mains un petit étui cylindrique de 5,5 cm de haut. Il s'agit d'une boîte pour contenir des aiguilles à injections stérilisées. Mais ce qui est problématique c'est le nom du fabricant. Dans le fond la mention : « **A PARIS** » est suivie de 2 poinçons, un « **alpha et omega** » et un branchage dans un blason. Est-ce qu'un lecteur de "Clystère" pourrait identifier ce fabricant (c'est un objet qui doit dater des années 1880).



Réponses à : Ph.Lepine@wanadoo.fr



Christophe Degueurce, Conservateur du musée Fragonard, Maisons-Alfort nous pose la question suivante :

« Savez-vous quand on a commencé à injecter des substances actives dans le corps via une seringue et une aiguille hypodermique ? En médecine vétérinaire, la seringue existe de tous temps mais elle était utilisée pour injecter des substances dans les plaies et les abcès afin de les nettoyer. J'ai trouvé la preuve d'injections intraveineuses d'opium chez le cheval en 1825 mais je peine à trouver des références antérieures ».

Réponses à degueurcechristophe@gmail.com

NOUVEAUTES EN LIBRAIRIE



La médecine égyptienne : le système respiratoire.
Pharaon n° 16, Fev-Mar-Avr 2014, 47-50.

Dans la troisième partie de ce dossier sur la médecine égyptienne, Richard-Alain Jean dont nous publions un nouvel article ce mois-ci, aborde cette fois les représentations hiéroglyphiques du système respiratoire, de son anatomie, de sa physiologie et de ses pathologies.





L'art dentaire en Égypte antique. Pauline Ledent, Ed. L'Harmattan, 2014, 226 pages.

ISBN : 978-2-343-02686-2

L'Égypte... Terre aride entre oasis et désert, entre cités pleines de vie et cités de pierre, vestiges d'un passé et d'une culture foisonnante dont les richesses archéologiques ne cessent d'émerveiller encore de nos jours les chercheurs de toutes nationalités...

L'expédition d'Égypte de 1798 à 1801 organisée par Bonaparte, Jean-François Champollion en 1822, Gaston Maspero en 1903, Howard Carter en 1922, autant de chercheurs, de scientifiques, pour ne citer que ceux-là, qui ont marqué d'une pierre blanche l'égyptologie et ont contribué à la connaissance des pharaons.

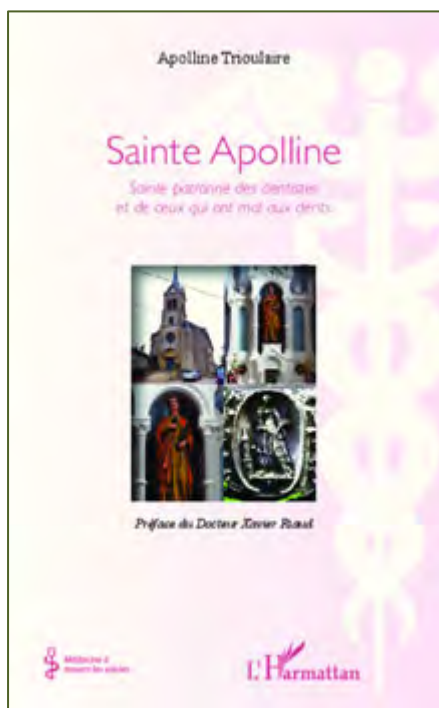
Les médecins égyptiens sont considérés comme les précurseurs de la médecine occidentale, bien avant Hippocrate. Ils ont su s'émanciper progressivement de la magie, sans totalement l'abandonner, et dégager une vision rationnelle de la médecine. Leur sens de l'observation très aigu, leur soif d'expliquer et de comprendre s'avèrent remarquables pour leur époque. Et les dentistes, comme le démontre fort justement Pauline Ledent, ne sont pas en reste.

En effet, à partir de papyri égyptiens d'origine, d'études archéologiques très poussées, l'auteur nous emmène dans un voyage initiatique à la rencontre de cette Égypte antique, de sa médecine tout d'abord, puis de sa dentisterie ensuite. A partir d'archives uniques en provenance des plus grands musées, Pauline Ledent parvient à démonter tous les rouages d'une profession médicale parfaitement organisée et structurée. (Préface signée Xavier Riaud)

Pauline Ledent, 25 ans, est une jeune chirurgien-dentiste qui a soutenu brillamment sa thèse de doctorat en 2012, à la Faculté dentaire de Bordeaux. Passionnée d'égyptologie et d'histoire de l'art dentaire, elle a obtenu, pour celle-ci, le prix Georges Villain d'histoire de l'art dentaire 2013.

Ouvrage disponible chez l'éditeur :

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=42560>



Sainte Apolline : Sainte patronne des dentistes et de ceux qui ont mal aux dents. Apolline Trioulaire, Ed. L'Harmattan, 2014, 274 pages, Préface de Xavier Riaud.

ISBN : 978-2-343-03021-0

En 249 ap. J.-C., sur les invectives d'un prophète, un soulèvement populaire particulièrement violent serait à l'origine de la persécution d'Apolline, une « *vierge âgée et admirable* » en tous points, une des quatre victimes du jour. « *Après avoir fait sauter toutes ses dents en frappant ses mâchoires, ils construisirent un bûcher devant la ville et menacèrent de la brûler si elle ne prononçait pas avec eux les formules de l'impiété. Elle s'excusa brièvement, puis, s'étant un peu reculée, elle s'élança vivement dans le feu et fût consumée.* » Devenue sainte par son martyre, Apolline est fêtée tous les 9 février depuis. Devenue sainte par son martyre, tout comme saint Vincent, saint patron des vigneron, Apolline est devenue logiquement et légitime-

ment, par tradition multiséculaire, la sainte patronne de tous les dentistes et de ceux qui ont mal aux dents. En parcourant la France, partie à la découverte de ses chemins, de ses villages, de ses églises et de ses chapelles, partie à la recherche des sites commémoratifs, des statues, des tableaux et autres objets de culte entièrement dédiés à la sainte, mais aussi de son folklore, Apolline Trioulaire s'est engagée dans un voyage initiatique qu'elle nous invite, dans cet ouvrage richement illustré, à partager. Ne se contentant pas de cette étude géographique, la jeune chirurgien-dentiste s'est aussi appliquée à consulter les textes saints afin de déterminer la vraie histoire des légendes prêtées à sainte Apolline. Enrichie d'un véritable récit liturgique, agrémentée de textes et d'archives religieuses exceptionnels, étoffée par un nombre considérable de photographies originales prises par l'auteur elle-même, qui n'omet, dans son approche, aucun aspect relatif à la sainte, Apolline Trioulaire s'est livrée, sur la question, à une investigation unique en son genre qui mérite d'être saluée et félicitée.

Apolline Trioulaire, 27 ans, est une jeune chirurgien-dentiste qui a soutenu brillamment sa thèse de doctorat en 2012, à la Faculté dentaire de Nancy. Passionnée d'histoire de l'art dentaire, elle a parcouru près de 18 000 km sur le sol français, à la rencontre de sainte Apolline.

Ouvrage disponible chez l'éditeur :

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=42849>

Prochain numéro :

1^{er} Mai 2014

